

PIERRE AUDET

Monique
Miller
Le bonheur de jouer

Libre  Expression
Une société de Québecor Média

À Patrice, avec tout mon amour.

Monique Miller

« Dans l'existence de Monique Miller,
mes pensées méditatives aperçoivent deux rôles majeurs
remplis par deux admirables êtres presque morts dans la simultanéité :
la comédienne Muriel Guilbault et l'écrivain André Audet.
Si Audet n'avait pas vécu avec tellement d'ardeur
et si Muriel n'était pas morte avec tellement d'acharnement,
le destin de Monique n'aurait pas été le sien. »

Claude Gauvreau, *Le Haut-Parleur*, 1953.

Sommaire

Avant-propos	13
La petite Miller	17
Chez Madame Audet	23
L'impatiente	33
Traverser le miroir	41
Premier amour.....	45
À l'École du TNM	49
Premier acte	55
Marie-Ange	59
La bande à Dubé	71
La jeune star.....	75
La reine du petit écran.....	81
Troublante Moïra	87
Conciliation famille-travail	89
Florence et son double.....	93
Miss Radio-Télévision	97
Le temps d'une pause	99
Miller et Millaire.....	103
<i>Difficultés temporaires</i>	107
Période faste.....	111
Comme tu me veux	121
Sur un cheval blanc.....	125
Les téléthéâtres.....	131
<i>Septième nord</i>	133
Besoin d'amour	139

L'année de l'Expo	147
La langue bien de chez nous	155
Départs douloureux	159
Yabadabadou !	165
Changer d'air	169
Le meilleur et le pire	173
Deux sœurs en duplex	177
Quand on s'endimanche	181
Briser le moule	187
De beaux partenaires	195
Jeune avec les jeunes	199
Mme Félix	203
Le grand virage	209
Les choix dangereux	217
Amoureuse de Tchekhov	223
Monique Mémoire	233
L'amie	237
La voix	243
Le goût du risque	251
Albertine	255
Affection et reconnaissance	259
La fête à Monique	261
Vivre pour jouer	265
L'âge de Monique	269
Mot de remerciements	273

Avant-propos

J'ai une photo de mon père à sa machine à écrire. André Audet tape à deux doigts, cigarette au bec, une tasse de café à portée de main. Sur son pupitre, on voit deux autres machines à écrire où d'autres intrigues attendent sur le rouleau qu'il leur donne une suite. Il travaille à toute heure du jour et de la nuit, livrant à un rythme frénétique deux émissions quotidiennes, ainsi qu'une, parfois même deux hebdomadaires.

La télévision n'existe pas encore. Mais pour tous les fervents à l'écoute, c'est la radio qui montre à voir. Surtout celle qu'André Audet écrit pour les enfants.

En 1948, les mères n'ont pas besoin de crier dans la ruelle « Manon, viens souper ! » comme dans la chanson. L'émission *Les Aventures de Madeleine et Pierre* vide les rues du Québec tous les jours de semaine vers 17 h 30. Ici, des gamins délurés déjouent les sinistres conspirations d'espions internationaux, mettent en fuite une meute de loups, capturent un redoutable mafioso. Dans le labo d'un savant farfelu interprété par Roland d'Amour, les jeunes comédiens Robert Gadouas, Marjolaine Hébert, Gaétan Labrèche et Lise LaSalle préparent un nouveau traquenard encore plus rigolo que celui de la veille.

Je suis encore dans ma petite enfance, trop jeune pour écouter *Les Aventures de Madeleine et Pierre*. Mais j'en ai des échos intimes en mémoire. Le cliquetis de la machine à écrire, la nuit. Un brusque éclat de voix. Une réplique que mon père répète à voix haute. Suivi de son rire. Énorme. Le clic-clac qui reprend de plus belle. Les microsillons empilés sur la tige de son tourne-disque qui tombent un par un sur le plateau. Sergeï Prokofiev, George Gershwin, Billie Holiday lui tiennent compagnie.

Ma mère, Marie-Andrée, lui suggère souvent des intrigues et des rebondissements. Chaque épisode doit se terminer sur une coda qui tiendra les auditeurs en haleine. Parfois, il sèche alors que l'heure de la mise en ondes approche. Le *punch* ne vient pas. Vite, Marie-Andrée rassemble les sketches auxquels il manque la dernière page et se précipite à la station de radio faire répéter les acteurs. L'auteur a quelques minutes de sursis pour accrocher un de ses héros à la falaise.

Quand il n'écrit pas pour les enfants, André Audet adapte pour le Théâtre Ford une nouvelle de Tourgueniev ou une pièce d'Oscar Wilde. Dans *Les Mémoires du Docteur Lambert*, il raconte les péripéties des anciens Canadiens. Dans *Le Ciel par-dessus les toits*, il écrit pour son ami Guy Mauffette des portraits de grands personnages de l'histoire. Dans *Les Plus Beaux Contes et les plus belles légendes du monde*, il donne vie aux grands mythes amérindiens, grecs ou celtiques. Tout un univers qu'il va glaner dans sa bibliothèque, qui envahit les murs jusqu'au plafond. Ses acteurs, il les dirige souvent lui-même : Miville Couture, Janine Sutto, Gilles Pelletier, Jean Duceppe, Jean-Louis Roux, sa belle-sœur Gisèle Schmidt, sa cousine Olivette Thibault. Pour donner à l'action une texture visuelle, son frère Jean-Marc, technicien inventif, a bricolé une invraisemblable machine à faire jaillir les bruits de la vie.

L'auteur et metteur en scène Pierre Dagenais a dit qu'André Audet a donné à la radio ses premiers souffles poétiques. « Il a joué avec les sons qui représentaient les couleurs de la vie. Il cherchait à inventer des bruits descriptifs, créer le jeu des voix, des perspectives, des rythmes, des émotions et des rires. Ce n'était pas l'âge fou de la radio, c'était l'âge de la création. »

Conteur intarissable et merveilleux dialoguiste, sa boulimie d'écriture ne se limite pas à la radio. Le spectacle vivant est son autre passion. Avec le décorateur Jacques Pelletier, il crée un théâtre de grandes marionnettes pour l'animation des parcs de Montréal. Clin d'œil à son ami Gratien Gélinas, une de ses marionnettes est le clone du célèbre Fridolin.

Avant les Compagnons de Saint-Laurent du Père Legault, il est le premier à produire à Montréal de grandes pièces de répertoire comme *L'Annonce faite à Marie* de Claudel, *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, *Ondine* de Giraudoux. Il apprend à ses jeunes acteurs l'art difficile d'improviser des textes appris par cœur.

Il crée sur la scène du Monument-National des comédies musicales de son cru. *Robinson Crusoé*, *Hansel et Gretel*, *Les Trois P'tits Cochons*. Et tous les ans, il monte une revue du temps des fêtes avec la petite bande de *Madeleine et Pierre*, dans les décors du caricaturiste Robert La Palme, des peintres Paul-Vanier Beaulieu et Alfred Pellan.

Comment un être aussi gaillard et hyperactif a pu mourir si jeune, à trente-six ans? C'est un mystère qui me poursuit depuis ce matin de mes huit ans quand un oncle, qui avait bu pas mal de scotch pour se donner du courage, m'annonça son suicide.

J'apprendrai plus tard qu'il était maniaco-dépressif, un trouble bipolaire peu compris à l'époque. C'est sans doute la pression des échéances qui l'a maintenu dans ses longues phases maniaques de création débridée. L'enfant que j'étais prenait tous ses excès pour de joyeuses extravagances.

J'ai peu de souvenirs de lui. Et peu de souvenirs de la vie de ma famille à cette époque. Même pas celui d'une fille de quinze ans qui arrive chez nous l'après-midi pour retaper au propre les sketches de mon père. Elle rêve de devenir une grande actrice. Mais par précaution, elle a suivi des cours de dactylo. On ne sait jamais.

La jeune Monique a deux familles. La sienne, les Miller. Et une autre qu'elle a choisie, les Audet.

Pierre Audet
Avril 2018

La petite Miller

Printemps 1938. La radio naissante a pris les Canadiens français par le cœur. La chanson jaillit dans les maisons. Les feuillets tiennent les auditeurs en haleine et donnent, pour la première fois, une voix aux femmes. La crise économique touche à sa fin. La plupart des familles se sont débrouillées pour avoir un appareil à la maison.

Chez les Miller, le récepteur trône dans la cuisine, au sommet du frigo. C'est un objet de fascination pour la toute petite Monique, cinq ans. Perché là-haut, il lui paraît inaccessible. Tous les jours avant l'heure du souper, elle écoute assidûment deux émissions jeunesse, *Les Aventures de Madeleine et Pierre* puis *Yvan l'intrépide*. Elle se passionne pour les histoires, les intrigues, les personnages. Souvent, le bruit des casseroles et les bavardages de la famille couvrent les voix de son émission préférée. Impatiente d'entendre la suite, Monique pousse une chaise contre le frigo, grimpe et va coller son oreille sur le haut-parleur. L'histoire des jeunes aventuriers ne continue alors que pour elle. « Un de ces jours, se promet-elle, je serai dans l'histoire avec eux. »

Monique Miller vient au monde le soir du 9 décembre 1933. En caressant délicatement le bébé posé sur son ventre, Noëlla Villeneuve s'étonne que sa naissance ait été aussi facile. « Elle a fait son chemin toute seule », dit le Dr Lapierre avec un clin d'œil au papa, Arthur Miller. Quelle différence avec l'accouchement de l'aîné, deux ans auparavant ! Les poussées avaient été un calvaire. Le petit Ronald s'était présenté tout bleu, avec le cordon ombilical autour du cou. Le Dr Lapierre avait réussi à l'en dégager et à le sauver. Malgré les inquiétudes d'Arthur, le médecin a insisté pour que, cette fois encore, Noëlla accouche à la maison.

Comme la plupart des familles du quartier Rosemont, les Miller vivent sur la corde raide. Noëlla a quitté son emploi de téléphoniste chez Bell à la naissance de Ronald. Et Arthur a perdu le sien dans la faillite de la manufacture de Radios Caron. Mais Noëlla a confiance en l'avenir. Et Arthur est un homme riche dans sa tête. Malgré la précarité de leur situation, ils n'imaginent pas leur vie sans une marmaille autour d'eux. Pierrette naîtra en 1935, Louise en 1938, Claude en 1943.

Fou d'électricité, Arthur Miller a commencé à réparer les radios des voisins et, ce faisant, perfectionne par lui-même ses connaissances en électronique. Cela devient bientôt une véritable industrie dans la maison. La table et le buffet de la salle à manger sont envahis d'appareils de toutes sortes, souvent réglés sur des chaînes différentes. Les voix et les musiques tonitruantes s'entremêlent à qui mieux mieux dans la maison. Ce charivari rend Noëlla absolument folle. Pour apaiser sa femme, Arthur éteint les appareils. Mais absorbé par ses tests de son, il les rallume les uns après les autres.

Bien que très proche de sa mère, Monique est fascinée par son père. Un autodidacte qui potasse des revues d'électronique et apprend tout sur le tas. Chaque appareil qu'il touche est une énigme qu'il réussit à percer. Tout à son travail dans la salle à manger, il arrive à faire abstraction de la vie de famille. Il y a deux hommes en lui. Celui qui aime sa

famille. Et celui qui s'isole, qui compartimente pour faire avancer ses affaires. Arthur Miller s'est donné la liberté d'apprendre et d'entreprendre. Il n'a que la radio en tête.

La petite Monique aussi. Mais pour des raisons bien différentes.

En 1938, la famille déménage dans un haut de duplex de la rue des Écores. À l'arrière, une large ruelle accueille les enfants du quartier. Rosemont a encore les allures d'un village. Au-delà de la rue Beaubien, les champs s'étendent à perte de vue. C'est une superbe aire de jeux pour les enfants Miller. Même si Monique est une enfant chétive, elle grimpe aux arbres, part à l'aventure à vélo, attrape les grenouilles dans les marécages et joue au baseball avec les garçons.

La basse-ville, au pied du cap Diamant, est un autre quartier qui lui est familier. Arthur est originaire de Québec, ses cousins y habitent toujours. Grand-papa Miller est débardeur au quai de la Pointe-à-Carcy. Monique admire sa force herculéenne, qu'elle juge d'après les battoirs que sont ses mains. Sa maison de la rue Champlain est bâtie comme lui. Dans le roc. Sous la falaise du cap Diamant. Chaque fois qu'Arthur y emmène sa tribu, Noëlla prie pour qu'un morceau de rocher ne profite pas de leur présence pour se détacher et les écrabouiller tous.

Monique adore jouer avec ses cousins dans le chemin qui, aujourd'hui, fait place à la route 136. Elle s'imprègne du paysage : la petite rue Champlain, la paroi vertigineuse, l'escalier Casse-Cou, le talus végétal au bord du fleuve, les grands navires au loin. Le caractère particulier de ce paysage crée en elle un attachement profond pour la ville de Québec. Elle y reviendra souvent.

Au cinéma Beaubien de Rosemont, elle va voir le film *Blanche-Neige et les sept nains* de Walt Disney. Quand la méchante belle-mère interroge son miroir « Qui est la plus belle ? », Monique ne doute pas de la réponse. Elle a les cheveux noir jais comme ceux de Blanche-Neige.

Mais c'est à la blonde Alice de son album illustré qu'elle préfère s'identifier. Celle qui plonge dans l'aventure sans attendre le prince charmant. La petite Monique a la certitude qu'elle passera elle aussi de l'autre côté du miroir.

En 1942, les finances de la famille s'améliorent. L'effort de guerre a dopé le taux d'emploi au Canada. Arthur a trouvé un travail digne de lui à l'usine Fairchild Aircraft de Longueuil, où l'on fabrique le fameux bombardier de reconnaissance Bolingbroke. C'est lui qui assemble les instruments de navigation. Son salaire lui permet d'acheter une auto pour voyager entre Rosemont et la Rive-Sud. Quatre passagers l'aident à défrayer le coût de l'essence et le péage du pont Jacques-Cartier. Parmi eux, une jolie passagère. Trop jolie au goût de Noëlla. Elle sait qu'Arthur n'est pas insensible à ses charmes. Un vent froid souffle momentanément sur le couple Miller.

À onze ans, Monique a déjà l'habitude de lire tout ce qui lui tombe sous la main. En feuilletant le journal *La Presse*, elle découvre un reportage sur les enfants acteurs de l'émission *Les Aventures de Madeleine et Pierre*. Ils sont tous des élèves de l'école de diction de Madame Audet. «Tiens, se dit-elle, pourquoi est-ce que je n'irais pas moi aussi chez Madame Audet?» Elle en parle à ses parents. Noëlla n'est pas chaude à l'idée.

— On n'a pas les moyens. Des cours pareils, ça doit coûter cher.

— Ça vous coûtera rien. C'est moi qui vais payer.

— Ah oui? Et avec quoi, s'il te plaît?

Monique leur montre la photo des jeunes acteurs dans le journal.

— Je vais faire comme eux. Jouer à la radio.

Arthur connaît bien la détermination de sa fille. Il éclate de rire.

Le samedi matin suivant, Monique part seule en tramway pour se rendre à son tout premier cours de diction.

Chez Madame Audet

Madame Audet, Yvonne Duckett de son nom de jeune fille, est issue d'une famille irlandaise tombée amoureuse de la langue française bien avant la loi 101. Contrainte d'abandonner l'école à quinze ans, elle s'entête et complète par elle-même ses humanités classiques, avant d'aller décrocher un diplôme de phonétique à l'Université McGill et un autre d'élocution française à l'Université de Montréal. Elle enseigne pendant plusieurs années au Conservatoire d'Eugène Lassalle, un comédien français qu'elle admire. En 1933, poussée par la crise, elle décide d'ouvrir une école chez elle. Mais l'élite proche du clergé fait sournoisement obstacle à son projet. Sa méthode non conventionnelle est jugée suspecte. D'autant plus qu'elle accueille indistinctement les garçons et les filles. Un comble.

Les obstacles se lèvent quand elle est invitée à *L'Heure provinciale*, une émission de la station CKAC animée par Édouard Montpetit, économiste de grande réputation. Celui-ci connaît la valeur de sa pédagogie. Mais d'entrée de jeu, il s'amuse à la provoquer.

— Madame Audet, vous enseignez la phonétique française. Qu'est-ce que c'est, au juste, ce machin-là ?

— Mais la phonétique, c'est la langue parlée, tout simplement.

— Ah bon ! Alors pourquoi l'enseigner, puisqu'on la parle, simplement, comme vous dites ?

— Oui, mais comment la parle-t-on ! Écoutez les enfants autour de vous. L'école leur apprend à lire, pas à parler.

— Expliquez-vous.

— L'école enseigne le français comme une langue morte.

— Vraiment ?

— Un jeune lecteur lit. Il est muet. Si vous ne l'entendez pas, comment pouvez-vous l'aider à progresser dans sa langue ?

— Mais... en corrigeant ses cahiers... ses dictées.

— Très bien. Mais alors dites-moi, monsieur Montpetit, que faites-vous quand vous enseignez à cet enfant une langue seconde comme l'anglais ou l'espagnol ? Vous parlez et vous le faites parler. Vous êtes tout de suite dans l'oralité. Vous valorisez la musicalité particulière de cette langue. Le vocabulaire, bien sûr. Mais aussi les sons justes, les voyelles... les voix, comme disait Molière. Et ce que vous lui communiquez par l'oral, par le dialogue, c'est l'amour de cette langue. Le plaisir de la parler bien.

— Et vous enseignez le français de la même façon ?

— Mais oui. Par le jeu. Des textes à voix haute, la chanson, de petites scènes de théâtre. Deux heures de français oral sont bien plus efficaces que deux cents pages écrites. On forme plus aisément un diseur qu'un lecteur.

Avant de fermer le micro, Montpetit lance : « Mais vous devriez ouvrir votre école, madame ! » Le feu vert en ondes par un homme aussi influent qu'Édouard Montpetit ! C'est tout ce qu'il fallait à cette fille d'Irlandais obstinée.

En 1945, Yvonne Audet donne des cours de diction et d'art dramatique dans un studio aménagé au sous-sol de sa maison, au 3959 de la rue Saint-Hubert. Plancher de bois franc, des banquettes tout autour, un piano sous la fenêtre et un

pupitre, celui d'Yvonne. Au mur, un tableau articulatoire des voyelles et leurs symboles phonétiques. Cette drôle d'école, où l'on apprend tout par le jeu, dégage une ambiance de liberté échevelée. Les gamins du quartier, venus d'abord par curiosité, ont le coup de foudre. Dans le Québec affamé de culture des années 1940, ils ont le sentiment d'entrer dans un univers plus voulu, plus rêvé. Ici, garçons et filles, Shakespeare et Hugo se côtoient sans surveillance.

Quand Monique arrive pour la première fois au studio, un petit groupe d'enfants a déjà commencé à chanter l'air de *La Dame tartine dans son grand palais de beurre frais*. Yvonne les accompagne au piano, frappe dans ses mains pour accélérer la cadence. Monique est captivée par cette femme qui ne ressemble pas à l'image qu'on se fait d'un professeur. La cinquantaine bien sonnée, vive, énergique, très maquillée, Yvonne Audet crée au premier abord une forte impression.

« Son maquillage me fascinait, raconte Dominique Michel. Fond de teint très pâle, presque blanc ; les yeux super maquillés, charbonnés ; du rouge brique sur les joues ; les sourcils dessinés avec une ligne de crayon brun-roux. Elle était mince, élégante avec de longs colliers et des bracelets qui cliquetaient chaque fois qu'elle bougeait les bras. Nous, ses élèves, aimions cette femme. » « Elle était impressionnante, ajoute Denise Bombardier. Et très extravagante. Sa façon d'allumer une cigarette par le filtre et d'appliquer son rouge à lèvres sans miroir était unique. »

Yvonne Audet a remarqué la petite nouvelle aux yeux et aux cheveux très noirs. Elle lui fait signe de s'avancer sous la lumière, suivant un rituel de présentation qu'elle a inventé pour aider un nouvel élève à se débarrasser de sa timidité comme d'un vêtement trop étroit.

— Comment t'appelles-tu, mon petit ?

Monique se sent redevenir la fillette timide qu'elle a toujours été. Elle observe cette curieuse femme qui porte à ses yeux des lunettes dont les branches sont restées croisées.

— Dis-moi ton nom.

— Monique, dit-elle d'une voix blanche.

— Monique comment ?

— Monique... Mill... Miller.

— Bien. Mais tu devras répéter ton nom bien fort pour que tout le monde l'entende. Tu crois que tu peux ?

— Oui.

— Alors prends une bonne respiration. Dis: «Je m'appelle...»

— Je m'appelle...

— Comment ?

— Je m'appelle... MONIQUE MILLER !

— Tu vois, même si tu es toute menue, ta voix te donne déjà un grand espace.

Yvonne Audet croit aux prophéties autoréalisatrices. Dans le cas de Monique, son instinct ne la trompera pas.

— Si je te donne une fable de La Fontaine, tu sauras l'apprendre ?

— Oui, madame.

Monique revient quelques jours plus tard avec *Le Chat, la Belette et le Petit Lapin*, qu'elle récite en soignant ses voyelles et en essayant de donner le ton de chaque personnage. Madame Audet est charmée. Entre les deux, le courant passe.

La jeune Monique se passionne pour les fables, qu'elle chérira toujours comme des trésors d'ingéniosité littéraire. Tout comme l'acteur français Fabrice Luchini: «Tant de sens dans une telle économie de mots, dit-il. Chaque scène est dressée, non pas dans la description, mais dans l'action. Ces textes si simples sont parmi les plus difficiles à dire.»

Monique prend vite l'habitude du trajet pour le studio de Madame Audet. Autobus dans la rue Beaubien vers l'ouest, correspondance à la rue Saint-Hubert vers le sud. Elle se rend au studio plusieurs fois par semaine avec dans la tête des textes qu'elle a mémorisés et répétés à voix haute.

Au bout de quelques semaines, Yvonne Audet annonce à Monique que son école vient tout juste de recevoir une bourse du gouvernement. Ainsi, Monique pourra désormais venir au cours sans payer. En réalité, témoigneront plus tard Albert Millaire et Catherine Bégin en créant au Conservatoire d'art dramatique la bourse Madame-Audet, celle-ci n'a jamais touché un sou de subvention. Elle se servait de ce gentil mensonge pour garder ses élèves les plus talentueux.

Yvonne Audet est l'âme de la petite équipe créative qu'elle a formée avec ses deux fils, André et Jean-Marc. Yvonne, c'est l'école, la pépinière de nouveaux talents. André se révèle très jeune comme auteur, tant à la scène qu'à la radio. Son livre de chevet est *La Formation de l'acteur* de Stanislavski. Jean-Marc, que tout le monde appelle Marco, est le patenteux du clan. Il excelle dans tous les aspects techniques du spectacle : photo, film, sonorisation, éclairage. Tous trois forment une véritable petite PME du *showbiz*. Leurs moyens financiers sont inversement proportionnels à leurs ambitions et à leur enthousiasme.

André, Jean-Marc et leur ami Gilles Pelletier pressentent tout de suite l'immense talent de Monique. Ils l'adoptent comme une petite sœur et la surnomment « Niquette ».

André lui donne ses premiers emplois dans son émission de contes et légendes du samedi matin. Niquette y interprète des rôles d'enfants, filles ou garçons. De petits animaux aussi, des oiseaux, des fleurs qui parlent. Certaines actrices reconnues pour faire des voix d'enfants s'en offusquent. Niquette s'en fiche. Elle n'abandonne pas son rêve, celui de décrocher un rôle épique dans l'émission que tous les jeunes écoutent, *Les Aventures de Madeleine et Pierre*.

Pour Yvonne Audet, il est clair que la valeur n'attendra pas le nombre des années et que Monique est déjà l'égale de ses aînés. Elle l'envoie passer des auditions. Monique décroche de petits rôles à la radio. Juchée sur une boîte de pommes pour être à la hauteur du micro des grands, elle apprend à jouer en toute confiance avec des acteurs comme Jean-Louis Roux, Jean Duceppe et Ovila Légaré.

La radio, à cette époque, est un haut lieu d'effervescence créatrice. Et une manne pour les comédiens. Quatre stations se font concurrence, diffusant des feuilletons écrits par les meilleurs auteurs de l'époque. Des réalisateurs remarquent

Monique. On la demande pour de petits rôles dans les radioromans les plus populaires.

C'est l'époque où l'on ne tient pas compte que des comédiens enfants doivent aller à l'école. Il n'y a aucun règlement à ce sujet. Monique doit se rendre disponible aux heures où les adultes travaillent. Qu'à cela ne tienne, Yvonne Audet lui déniche un cours privé, rue Rachel, où elle pourra compléter des études secondaires à ses heures. Comme chaque prestation à la radio lui donne un cachet de 4 ou 5 dollars, c'est plus qu'il n'en faut pour payer ses études, de même que les cours de dactylographie qu'elle suit chez deux vieilles filles du coin. Elle se délie les doigts sur la machine à écrire d'Yvonne.

Pour une Canadienne française de douze ans à cette époque, c'est un mode de vie plutôt singulier. Il fait germer dans la tête de Monique une idée encore plus folle : devenir l'assistante de Madame Audet. Oui, habiter le studio la semaine ! Répondre à la porte, au téléphone. Prendre les rendez-vous. Préparer la classe des petits. Surtout, s'imprégner tous les jours d'une riche ambiance culturelle. Pourquoi pas ? Après tout, Madame Audet a toujours eu une assistante chez elle. Parmi elles : Gisèle Schmidt, Béatrice Picard, Marjolaine Hébert.

Même si Monique est plus jeune que celles qui l'ont précédée, la place est libre. Tout de suite. Mais il y a Lorraine, une jeune fille au pair, qui occupe la chambre du fond. Sans vergogne, Monique prend l'habitude de dormir sur le canapé du salon, la semaine. Yvonne Audet ne s'en étonne pas, elle qui s'est débrouillée dès l'adolescence pour faire par elle-même des études supérieures. Et quand la fille au pair décide enfin de partir, Monique va installer ses pénates dans la chambre. Pour de bon.

Il faut dire qu'Yvonne Audet vit à un rythme étourdissant. En plus des cours à son studio, elle écrit une émission hebdomadaire, *Radio Petit-Monde*. Et à l'atelier de l'École supérieure de musique (Vincent d'Indy), elle enseigne aux chanteurs lyriques « la phonétique dans le souffle du chant ».

Dans la précipitation et les va-et-vient du studio, Yvonne note rendez-vous, mémos et numéros de téléphone sur une

farandole de petits papiers qu'elle pique aux rideaux et à l'abat-jour de la salle à manger. Monique prend les rendez-vous de la même manière. Yvonne n'a pas le temps de faire son épicerie ? Monique commande par téléphone et fait livrer en triporteur. Et le samedi matin, avant qu'Yvonne descende au studio, Monique prépare déjà la classe des petits sur les exercices d'articulation : *Ton thé t'a-t-il ôté ta toux ? Ces six cent six saucissons-ci sont six sous. Mur gâté, trou s'y fit, rat s'y mit.* Et celui-ci, qui est aussi pour la jeune Monique un exercice de caractère : *Je veux et j'exige, j'exige et je veux.*

En fin d'après-midi, Monique accompagne les élèves de son âge au cours des intermédiaires. Et le soir, elle assiste souvent au cours des grands, des élèves de plus de dix-sept ans. Yvonne lui demande alors de réciter une fable de La Fontaine, un poème de Musset, une scène de Marivaux...

— Écoutez cette enfant. Voilà ce que c'est que l'accent tonique. Voilà comment on doit prononcer chaque mot, avec l'appui sur la dernière syllabe sonore.

Monique a vite maîtrisé la diction, la respiration, le rythme. Au milieu des élèves plus âgés, elle se révèle surdouée. Sa beauté, sa fraîcheur et son talent naturel pour le jeu dramatique s'imposent d'emblée.

André Audet lui confie de petits rôles au Radio-théâtre Ford, notamment dans une adaptation du film *Les Visiteurs du soir*, de Jacques Prévert et Marcel Carné. Comme Lise LaSalle et d'autres jeunes actrices prometteuses, Monique multiplie les petits emplois à la radio. Souvent même, il arrive à la fin d'un enregistrement que le réalisateur d'une autre émission l'intercepte pour venir remplacer une actrice qui s'est portée absente.

Ses journées se déroulent à vive allure : présence quotidienne au studio d'Yvonne, scolarisation rue Rachel, engagements occasionnels à la radio. Et le soir, Monique arrondit ses revenus en vendant des programmes au Théâtre St-Denis.

Le Théâtre St-Denis jouit de la faveur du public et fait salle comble à longueur de semaine. Son propriétaire, l'homme d'affaires Alexandre DeSève, jongle habilement avec le cinéma, le théâtre, les concerts et les tours de chant.

Il possède aussi le théâtre Arcade, rue Sainte-Catherine (à l'emplacement des studios actuels de TVA). L'Arcade est une scène très populaire où se produisent des acteurs professionnels chevronnés, les meilleurs de l'époque : François Rozet, Pierre Durant, Jeanne Demons, Henri Letondal, les sœurs Germaine et Antoinette Giroux. C'est aussi le terrain des jeunes talents prometteurs tels que Jean Duceppe, Huguette Oigny, Gilles Pelletier, Olivette Thibault et Janine Sutto.

Monique épluche les journaux et suit avidement toutes les jeunes vedettes qui animent la scène théâtrale à Montréal. Au Montreal Repertory Theatre, situé rue Guy, les étoiles montantes sont Christopher Plummer et le futur héros de *Star Trek*, William Shatner. Le M.R.T. a aussi un volet français. Animé par les metteurs en scène Mario Duliani et Paul Guèvremont, il tient ses assises au spacieux sous-sol de la Bibliothèque Saint-Sulpice, dans la rue Saint-Denis. Yvette Brind'Amour, Denise Pelletier et Jean-Louis Roux y font leurs premières armes.

Monique et Noëlla vont plus souvent au théâtre Gesù, où le Père Legault présente les spectacles de sa jeune troupe. Et au Monument-National parfois. Ce théâtre a été déserté par l'élite culturelle, la *Main* étant devenue un lieu de prostitution, de tripots et de bars clandestins. Cette défaveur est une aubaine pour les troupes yiddish de Dora Wasserman et les créateurs canadiens-français Gratien Gélinas, Lionel Daigne, André Audet et Pierre Dagenais. Ils viennent y monter des spectacles à la hauteur de leurs maigres moyens.

Parmi tous ses emplois, Monique vient régulièrement chez André Audet dactylographe au propre les textes qu'il tape à la va-vite. Ce travail est une épreuve de parcours sans fautes. Pour faire chaque page en plusieurs copies, elle doit taper le texte sur des feuillets superposés, séparés les uns des autres par de minces papiers carbone. La moindre erreur entraînera des corrections fastidieuses sur chaque feuillet.

Elle exécute minutieusement ce travail en découvrant le texte à première vue. Les dialogues surgissent sous ses doigts. Une phrase en quelques clic-clacs... retour du chariot... la réplique déboule sur la ligne suivante. Machinalement, un peu comme si c'était elle qui écrivait, elle se familiarise avec les personnages, leurs motivations, les différents niveaux de langage correspondant à leur statut ou leur personnalité. Elle s'initie au point de vue de l'auteur en tapant les didascalies, les indications d'action et d'intention. Sans compter les notes de mise en ondes, les *timings*, les effets sonores, les choix de musique. Cet exercice d'observation et de précision est à la base de sa formation et lui vaudra l'admiration de ceux qui travailleront avec elle plus tard.

C'est ainsi qu'elle devient presque la fille aînée d'André Audet. Celui-ci a l'âme d'un pygmalion, d'un découvreur de talents. Cet homme sans inhibition est partant pour toutes les aventures, pourvu qu'elles soient belles. Il aime les jeunes acteurs. Il les pousse à toutes les libertés, toutes les découvertes. Autour de lui gravitent Lise LaSalle, Robert Gadouas, Marjolaine Hébert, Gaétan Labrèche, Pierre Dagenais et le jeune compositeur André Mathieu.

Au fil des conversations passionnées sur la littérature et le théâtre, ceux-ci viennent puiser dans son abondante bibliothèque des livres qu'on ne trouve pas ailleurs. Baudelaire, Sartre, Zola, Stendhal, Cocteau. Auteurs à l'index qui n'ont plus besoin de prénoms, leurs patronymes suffisant à effrayer les bien-pensants.

André Audet met dans les mains de Monique des textes de Paul Claudel et de Luigi Pirandello. Elle lit à voix haute. Il écoute et commente, cigarette au bec et bière à la main. Pour s'amuser, il lui donne à lire les poèmes érotiques d'Apollinaire. Une fantaisie qui choque sa femme Marie-Andrée, qui n'est pourtant pas bégueule. « Tu te rends pas compte, André ? Si ses lectures arrivaient aux oreilles de sa famille... Et surtout à celles de ta mère ! »

Toujours à l'affût de nouveaux récits, Monique a déniché dans la bibliothèque un roman de Colette empreint de sexualité ambiguë. Les jours suivants, c'est en vain qu'elle

cherche le livre pour lire la suite. Marie-Andrée l'a fait disparaître.

Monique retourne dans sa famille les samedis et dimanches. Chez les Miller, elle est soumise à une discipline plus stricte. Car malgré cette semi-liberté dont jouit sa fille, Noëlla continue de contrôler ses sorties. Quand Monique demande la permission d'aller voir les *Fridolinades*, la revue de Gratien Gélinas qui fait fureur au Monument-National, Noëlla refuse tout net.

— Voyons, Monique, t'es bien trop jeune pour aller voir une revue.

— Oui, mais Lise LaSalle a un an de moins que moi. Elle y va bien, elle !

— Lise LaSalle, c'est pas pareil ! répond Noëlla avec une logique implacable. Elle joue dans la pièce !

La mère et la fille sont deux bonnes amies qui sortent souvent ensemble. Au Théâtre des Compagnons, ou encore aux Variétés lyriques, qui présentent des opérettes dans lesquelles triomphent Lionel Daunais, Fred Barry, Juliette Huot, Paul Berval, Guy Hoffmann, le couple vedette Pierrette Alarie et Léopold Simoneau.

Comme toutes les filles de son âge, Monique est une adolescente très romantique. Elle connaît par cœur les chansons de Tino Rossi et se précipite au cinéma chaque fois qu'on affiche une romance hispano-mexicaine avec Luis Mariano et Carmen Sevilla.

À UNE ÉPOQUE OÙ LE THÉÂTRE D'ICI est dans sa première éclosion, une petite fille de Rosemont, l'oreille scotchée à la radio, s'imagine déjà incarner les héroïnes des plus beaux romans et des plus folles aventures. À douze ans, elle affirme sa vocation en allant sonner chez Madame Audet, professeure d'art dramatique et de phonétique. Sa carrière démarre en flèche cinq ans plus tard, auprès de Marcel Dubé et de Gratien Gélinas. Dès lors, sa vie ne sera qu'une suite de fulgurances amoureuses et de rôles fabuleux.

La biographie de Monique Miller traverse l'histoire du spectacle vivant au Québec. Tout au long de son parcours, sur scène et à l'écran, elle a interprété des personnages inoubliables. Aujourd'hui, elle continue de plus belle, portée par l'élan qui est celui de l'éternelle jeunesse. Le bonheur de jouer.



Historien de formation, **PIERRE AUDET** a fait carrière en publicité et a enseigné la créativité à l'Université de Montréal et à l'UQAM, ainsi qu'au Brésil. Il se consacre désormais à l'écriture de biographies, de fiction et de théâtre musical. Il est, depuis l'enfance, un témoin privilégié de la trajectoire éblouissante de cette grande actrice.